

Business French—An Asset for your Students
Cheryl Toman
Chair of the Modern Languages and Literatures Department
Case Western Reserve University

Speech delivered by Cheryl Toman (verbatim), Professor at Case Western University, which presents the benefits of French for Professional Purposes in the United States through the experience of her department, and offers guidelines to opening this type of course. This work of advocacy was delivered in French during the workshop “Business French—An Asset for your Students” at the 2018 ACTFL Convention and World Languages Expo in New Orleans, Louisiana.

Significant quotes from the speech translated in English:

In 2010, shock waves were felt across academe when a major university announced the closing of all of its degree-granting programs in French (...) and with that, the positions of seven tenured professors were eliminated (...) The alarm bells had sounded. (...) As professors in this field, we insist on hanging on to a classic structure for our departments and of course, we are enamored by this model because it worked so well for us (...) But at the same time, we cling to this classic model too much for our own good, thinking that it is the best if not the only way to organize a language department or program and this is where we might be wrong in our thinking because in reality, statistics show that this model no longer is working. (...) Parents are requiring their children to choose the most practical courses that will land them good jobs and assure them a lucrative future (...) and in this vein, courses in French for professional purposes have the potential to save our French departments in the United States for the simple reason that they are an answer to what students are seeking out in today's world.

I know that it is not so simple to change. American universities are hiring less and tenure-track faculty (...) our young colleagues are no longer as numerous as before and it is this very group that has typically had the most energy and motivation to take on such a transition (...) without these young colleagues nudging us in this direction, we tend to favor our traditional curricula (...). It is for this reason that departments that cater mostly to literary studies are dying little by little.

So what should we do ? I'm not at all suggesting that we completely eliminate literature courses. (...) But we can entrust certain professional courses to our non-tenure track professors if we ourselves do not want to take them on (...). And if this works, and if we see once again thirty students in a French course instead of three (...) maybe we will see the return of our tenured positions. How so? Because if we convince those at the highest levels of administration of our utmost importance in this effort and because professors of professional courses in French do not work in isolation but rather in partnership with business schools, law schools, medical schools (...) our colleagues in other departments and in other schools and units of the university will realize that they do need us (...) and if we manage to convince these same colleagues that our students will never be able to work for a multinational company without a certain level of proficiency in French for example—this in an enormous feat.

It is time for us to give up on the idea that we can attract students with literature and a classic curriculum in French, all while offering just a course or two in professional French on the side. We can no longer hope to recruit majors and minors in literature courses exclusively as we have done in the past—

but on the other hand, in order to fill our literature courses, nothing is stopping us from recruiting amongst these same students who are taking our courses in professional French.

In fact, the market has changed and it is still changing and that is what is making our students seek different opportunities today as opposed to what we ourselves were used to. More than ever, Business French has an added value for our students to get them to the careers to which they aspire. The ability to speak French is no longer just an asset but often it is a necessity for obtaining certain positions.

Je vais commencer par décrire un peu mon université et mon département à *Case Western Reserve University* à Cleveland parce que je suis convaincue que plusieurs d'entre vous ont vécu ou vivent actuellement ce qu'on a vécu, mes collègues et moi-même. J'aimerais donc vous expliquer les stratégies qu'on a développées pour accroître les inscriptions en français chez nous à travers les cours de français professionnel.

Je suis professeur de français à Case Western depuis 2003 et depuis un an et demi, je suis chef du département, c'est-à-dire chef d'un département de *Modern Languages and Literatures* où le français est une des neuf langues enseignées. Pour le français, nous avons un major, un minor, et même un tout petit programme de MA. En 2003, j'avais été embauchée pour créer avec un collègue camerounais un programme d'études francophones au sein de la section française parce que déjà le programme en français classique était en danger. Je connaissais bien le problème parce que je venais de quitter une autre fac, très petite, de 2000 étudiants, qui se trouve en milieu rural dans l'Etat d'Illinois et mes collègues et moi avons dû faire face à la même situation là-bas. Avec cette expérience similaire dans deux facs complètement différentes, je peux vous dire que ce projet peut être utile pour toute autre université, petite ou grande, publique ou privée.

Case Western est une fac de 10.000 étudiants dans un milieu urbain et l'université est classée comme une *Research I Institution* mais elle est connue surtout pour les sciences, la médecine, le droit, et le commerce. Pour les arts et les lettres, par contre, c'est un véritable défi d'obtenir la même respectabilité surtout dans cette conjoncture où on constate malheureusement une importance décroissante des humanités dans nos universités.

Déjà à mon arrivée à Case Western il y a 15 ans, on n'avait plus de spécialistes en français pour le moyen âge, la Renaissance, le 17^e, ou le 18^e siècle. Nous sommes quatre profs titularisés (deux africanistes, une vingtiémiste et une dix-neuviémiste) avec deux full-time *lecturers* qui peuvent tout enseigner. En 2003, nos collègues pensaient qu'une concentration sur le monde francophone et la diversité était la solution pour recruter plus d'étudiants en français. Avec cette stratégie mise en place, on a constaté une petite amélioration au niveau des inscriptions mais les Africanistes comme moi donnent également des cours de littérature et malheureusement, les étudiants de notre fac suivaient de moins en moins ce genre de cours, ce qui était et est toujours le cas un peu partout aux Etats-Unis. Pourtant de nombreux départements de français se mettaient à créer des programmes adaptés aux attentes et aux besoins de ce nouveau public. A notre tour, nous avons d'abord développé des programmes intensifs de trois semaines—« *Faculty-led Short-Term Study Abroad* » à Paris, au Québec, et au Cameroun mais encore une fois, ces cours étaient orientés sur la littérature.

En 2010, il y a eu un choc quand une grande université de renom—SUNY—Albany—a annoncé la fermeture de tous ces diplômes en français--BA, MA, et PhD--et avec cela, l'élimination de poste de sept

professeurs titularisés et parmi eux des collègues très connus dans la profession. C'était un gros signal d'alerte. Si ça peut arriver à une fac comme SUNY—Albany, on savait que la même chose pourrait arriver n'importe où et on se demande donc si les profs dans les départements concernés ont vraiment le choix ? C'est-à-dire que pouvons-nous faire d'autre pour changer cette trajectoire ? En fait, nous les professeurs, nous tenons tellement à nos départements classiques et nous avons raison de les aimer ; nous consacrons toute une vie à apprendre la langue française, sa culture, et surtout sa littérature et on adore partager cette passion avec les jeunes. Mais en même temps, nous nous accrochons un peu trop au modèle classique tout en pensant que c'est le seul et le meilleur moyen d'organiser un département de langue et c'est là où on a peut-être tort parce qu'en réalité les statistiques montrent que ça ne marche plus. Il y a en plus une pression énorme sur les jeunes aujourd'hui--vu le coût des études universitaires aux Etats-Unis ; les parents exigent que leurs enfants choisissent les cours les plus rentables qui les aideront à gagner bien leur vie. Ça veut dire pour nous, les profs, qu'on aura plus de chance de garder nos étudiants si on offre des cours pratiques--ou plutôt ce que nos étudiants et leurs parents considèrent comme « pratique »--et dans ce sens, les cours de français professionnel sont capables de sauver les départements de français aux Etats-Unis pour la simple raison qu'ils répondent aux besoins des étudiants aujourd'hui.

Je sais que ce n'est pas si simple de changer. Les universités américaines offrent de moins en moins de postes titularisés aujourd'hui et donc nos jeunes collègues ne sont plus si nombreux qu'avant et ce sont eux justement qui ont le plus d'énergie et de motivation pour aborder une telle transition. Sans ces nouveaux jeunes collègues, les décisions concernant le cursus sont prises par les profs chevronnés et titularisés depuis longtemps—la plupart sont des littéraires et il faut l'avouer—on résiste au changement. Et donc, sans ces jeunes collègues qui nous poussent un peu, on favorise un cursus traditionnel—c'est logique. C'est pour cette raison que les départements qui se cantonnent à la littérature meurent petit à petit.

Alors que faire ? Je ne suggère pas du tout d'éliminer complètement les cours de littérature. Convaincre nos collègues de changer de spécialisation ? Ça, c'est un projet qui pourrait sembler difficilement concevable, sinon impossible. Mais même si on n'a plus la possibilité d'ajouter encore des postes titularisés ce qui est le cas chez moi, on peut confier certains cours professionnels aux profs non-titularisés ; ce sera aussi une solution. Et si ça réussit, et si on voit de nouveau une trentaine d'étudiants dans un cours de français au lieu de trois, quatre, cinq étudiants...peut-être qu'on verra le retour des postes titularisés. Pourquoi ? Parce qu'on restaure notre importance aux yeux de l'administration au plus haut niveau. Parce que les profs qui donnent ces cours professionnels ne travaillent pas seuls dans un coin...ils travaillent en partenariat avec la fac de commerce, la fac de droit, la fac de médecine, le programme de relations internationales, etc. Nos collègues dans d'autres départements et dans d'autres facs de l'université se rendent compte qu'ils ont besoin de nous ou s'ils étaient déjà convaincus qu'ils ont besoin de nous, ces nouveaux efforts de notre part leur montrent que nous avons une stratégie à long terme, un nouveau mode de pensée et une nouvelle vision pour nos étudiants.

Quand nous étions en train de monter notre Centre à Case Western, j'ai mis plusieurs semaines à prendre rendez-vous avec de nombreux doyens de l'université ainsi qu'avec le directeur du programme en relations internationales et avec d'autres collègues concernés pour leur présenter notre projet. Même moi, j'étais étonnée de leur accueil et de voir tant d'enthousiasme. C'est vrai que nous avons tous des collègues—en sciences surtout—qui n'hésiteront pas à conseiller aux étudiants de ne pas suivre des cours de langue parce qu'ils croient sincèrement que ça ne sert à rien. Mais si on arrive à

convaincre ces mêmes collègues que nos étudiants ne pourront jamais pouvoir travailler dans une compagnie multinationale sans un niveau de compétence en français par exemple, du coup, c'est énorme.

Il est temps de renoncer à l'idée qu'on pourra attirer des étudiants avec la littérature et les cours classiques tout en offrant de temps en temps des cours professionnels à côté. On ne peut plus espérer recruter des majors et minors exclusivement dans les cours de littérature comme auparavant—mais par contre, rien n'empêche qu'on cible les mêmes étudiants qui suivent des cours professionnels pour nos cours de littérature. On peut même introduire un peu de littérature dans nos cours professionnels. Ma collègue qui est dix-neuviémiste mais qui a également créé un cours de français médical lit régulièrement avec ses étudiants en français médical des extraits du roman *La Peste* de Camus et ça marche à merveille. Donc voilà un petit exemple de comment le français professionnel peut nous aider à continuer à faire tout ce qu'on veut avec quelques modifications, la littérature y comprise, ce qui ne menacent en rien nos spécialisations ni nos recherches personnelles. Ça ne diminue pas l'importance de ce que je fais si je favorise les cours professionnels dans mon département. Au contraire. Et c'est ce message qu'il faut savoir transmettre à nos collègues.

Je voudrais souligner ce qui est différent à propos du français des affaires aujourd'hui parce qu'en fait, je crois que la plupart des départements de français aux Etats-Unis ont un cours de ce genre depuis longtemps. Alexandre Holle, responsable du département Innovation pédagogique et partenariats à la Chambre du Commerce et de l'Industrie Paris Ile-de-France, m'a récemment fait remarquer en fait que la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris travaille avec des universités américaines dans ce domaine depuis 1958. Moi-même, je me souviens bien d'un cours de français des affaires à mon université quand j'étais *undergraduate* dans les années 80 et à Case Western où j'enseigne actuellement, le cours de français des affaires était en place bien avant mon arrivée. Alors, qu'est-ce qui a changé exactement ? Pourquoi parler maintenant du français des affaires quand ça existe déjà depuis longtemps dans les facs américaines ? En fait, ce qui est différent aujourd'hui, ce sont les besoins du marché économique qui ont changé et qui changent toujours. Le français des affaires a plus que jamais une valeur ajoutée pour nos étudiants et les carrières professionnelles qu'ils espèrent avoir. Parler français, ce n'est plus un simple atout mais souvent c'est une nécessité pour occuper certains postes. Tout le monde voyage, tout le monde partage des idées, et nos concurrents sont internationaux. En fait, en 1983 quand j'étais moi-même *undergraduate*, je n'ai pas suivi le cours de français des affaires à ma fac et pourquoi ? Parce que pour les étudiants de ma génération, on distinguait entre les lettres et le commerce ; ceux qui suivaient le français des affaires étaient inscrits à la fac de commerce. Mais ce que j'ai constaté tout de suite en enseignant le français des affaires à la Case Western vingt ans plus tard, c'est le fait que tous mes étudiants s'intéressent au français des affaires pour des raisons différentes et donc ils sont tous là, ensemble, dans la même classe. Le français des affaires n'est plus uniquement un cours pour des étudiants à la fac de commerce. Evidemment, nos étudiants s'en sont rendu compte bien avant nous ce qui explique la présence d'un groupe diversifié dans nos cours de français professionnel.

Quand je suis devenue directrice du département, je savais que ce ne serait pas facile de convaincre mes collègues de l'importance de monter un centre professionnel mais j'ai pu identifier une ou deux collègues qui sont *full-time lecturers* qui voulaient bien le faire depuis un moment. Donc c'était un projet que j'ai encouragé. Bien qu'on ait un cours de français des affaires depuis des années, on n'avait pas de formation formelle pour passer l'examen pour avoir un diplôme de la Chambre de Commerce de Paris. Mais même sans cette option, on constatait ces dernières années que ce cours avait plus d'étudiants

inscrits par rapport à nos cours de littérature par exemple. Donc ma collègue qui est devenue la *managing director* de notre centre tenait à ajouter cette option, le passage des examens, non seulement pour le français des affaires mais aussi pour le français médical par exemple. Et petit à petit, d'autres collègues ont voulu y contribuer parce qu'ils ont vu que cela marchait. Ensuite, on s'est rendu compte qu'il y a énormément d'étudiants inscrits au programme de relations internationales et que ces étudiants pourraient également profiter de ces cours et de ces diplômes. En parlant avec eux et la directrice du programme, on a décidé de mettre en place un cours de français pour la diplomatie qui sera offert pour la première fois pendant le semestre de printemps 2019. C'est donc un nouvel élan pour nous.

Une autre raison pour laquelle ce projet a du succès, c'est parce que les programmes proposés par la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris ne prennent pas forcément beaucoup de temps. Un seul cours de français des affaires suffira pour gagner le diplôme de la CCIP pourvu que l'étudiant réussisse à l'examen. Et en plus, le cours est ouvert à tous—aux majors, aux minors, mais aussi à ceux avec un certain niveau qui viennent pour un seul cours, y compris les employés des entreprises ce qui est formidable pour mieux faire connaître notre programme. Nous recevons tous les jours des appels des entreprises qui veulent nous envoyer leurs employés pour qu'ils puissent passer l'examen chez nous.

Monter un centre de passation pour les examens TEF (Test d'Évaluation de Français) et DFP (Diplôme de Français Professionnel) est facile grâce au soutien de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris et son équipe dynamique et je ne saurais trop insister sur cet aspect. Physiquement, il nous fallait à la fac une salle d'examens avec les ordinateurs qu'il faut pour les étudiants qui veulent passer l'examen et on utilise le logiciel qui a été développé par la Chambre. Et puis, l'équipe de la CCIP vous accompagne au plus près—formation supplémentaire des profs sur place à Paris ou ailleurs et parfois en ligne, support technique, réponses et solutions ultra-rapides, de l'aide personnalisée, étape par étape, propositions de manuels de cours, etc. Et comme on facture un tarif nominal à chaque étudiant qui passe l'examen, il y a un pourcentage attribué au département pour maintenir le Centre ce que la haute administration à la fac apprécie énormément parce qu'ils n'ont rien à investir eux-mêmes après. Et pour vous montrer le dévouement de l'équipe à la Chambre--en octobre, la directrice de l'équipe du français des affaires, Marianne Condé-Salazar est venue de Paris à Cleveland pour l'inauguration de notre centre.

Après, les possibilités sont illimitées—on pense maintenant par exemple développer quelques sections de 101, 102, etc. qui s'orientent dès le départ vers une compétence professionnelle en français pour cibler encore un autre marché parmi nos étudiants à la fac. Mais tout ce que je viens de vous raconter, cela illustre bien ce que la force collective et la détermination rendent possible pour vos programmes grâce à la CCIP et les cours professionnels en français.